Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 4

Artikel: A propos de noix
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-219300

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lui en offrir ingénument le moyen. Il interviendra donc pour assurer la protection d'un droit et pour en prendre un autre, si un *casus belli* surgissait. En l'espèce, ce fut l'incident de Thierrens, et les Français, après avoir affranchi les Vaudois, marchèrent sur Berne.

Les patriotes vaudois qui, le soir du 23 janvier, se trouvaient sur la Palud, ne demandaient qu'une chose. Ils ne s'embarrassaient pas de calculs subtils. D'autres faisaient de la diplomatie et la guerre. Eux se bornaient à profiter d'une circonstance heureuse pour briser les liens qui les retenaient comme sujets à un canton suisse et renouveler ainsi un geste que cinq siècles plus tôt les Waldstaetten avaient fait devant les baillis autrichiens, toutes proportions gardées d'ailleurs, et simplement pour souligner une fois de plus l'importance de ce jour du 24 janvier que tout bon Vaudois célèbre dans son cœur. *L. Mogeon.*

Moyen conciliant. — Poindinterro, pour plus de commodité sans doute, a loué une chambre meublée dans un assez beau quartier.

— Vous verrez, dit la logeuse, que vous dormirez à ravir tant le lit est moelleux et le silence complet.

— Voilà qui va fort bien, dit Poindinterro, je n'apprécie rien tant qu'un bon sommeil.

Le lendemain, vers huit heures du matin, la logeuse arrivait, apportant elle-même un plateau chargé d'une tasse de chocolat. Chose étrange, notre ami Poindinterro n'avait nullement l'air d'un homme qui vient de passer une bonne nuit.

La logeuse, elle, avait l'échine courbée d'un chien qu'on vient de corriger.

— Je ne saurais vous dire combien je suis en colère contre vous, lui dit notre ami.

— Oui, je sais, fit la logeuse, c'est rapport au chat qui a miaulé toute la nuit.

— En effet ! je l'ai subi comme vous, et je viens vous demander...

— De faire tuer le chat ?...

— Ou tout au moins de le faire accorder.

CHEZ LE COIFFEUR

C'EST un de ces endroits où l'on est obligé d'aller en personne, ne pouvant confier cette commission à aucun de nos amis, même très dévoués.

Ainsi, depuis des années, je vais chez le coiffeur, qui m'accueille le sourire aux lèvres et une tondeuse très perfectionnée à la main. Il m'invite à m'asseoir dans un magnifique fauteuil, où je disparais entièrement comme dans les bras de la chaise à torture de mon dentiste. Le coiffeur, disert et bien remonté en paroles, m'enfouit jusqu'au menton sous les plis immaculés d'une vaste serviette que l'on peut aussi prendre pour une petite nappe de restaurant.

Bientôt, la tondeuse, le ciseau, le peigne commencent une sarabande infernale, fourrageant dans mes cheveux qui suintent de tous côtés : une partie me tombe dans les oreilles ; une autre s'infiltre traîtreusement dans mes yeux ou vient se déposer, amèrement, sur ma langue.

Ces opérations sont longues et compliquées, et j'ai malgré moi le temps de réfléchir. Je n'aime pas à réfléchir ; mais ici je suis bien obligé de réfléchir. Je ne puis rien faire d'autre. De temps en temps, ma réflexion est arrêtée, parce que le coiffeur fait changer de position à ma tête. Un instant, je suis en face du plafond ; un moment après, je suis vis-à-vis de mes pieds ; cinq minutes plus tard, je dodeline à gauche ; vingt-cinq minutes après, je puis lire à droite une réclame merveilleuse pour raffermir nos rides.

Je n'ai pas encore de rides, mais j'aimerais cependant bien pouvoir me dérider. Je commence à avoir mal aux cheveux et le torticolis, et je m'exténue à réfléchir. Je réfléchis au coiffeur.

Heureusement, me dis-je avec effroi, que nous n'avons pas de cheveux jusqu'au milieu de la figure. Si le coiffeur se mettait à nous tailler le nez...

Heureusement, toujours, que cette honorable et odorante profession, où la langue va aussi vite que les ciseaux, n'est pas en butte aux perturbations des grèves, car, alors, ciel !... Une grève de tailleurs, cette année, a duré plus de cinq mois. Que serions-nous devenus, si les coiffeurs en avaient autant ? Ou plutôt, que seraient devenus nos cheveux ? On n'aurait plus pu en voir la fin...

Maintenant, mon excellent et habile coiffeur a laissé mes cheveux en paix. Il s'attaque, lame agressive, au léger duvet qui ombrage presque mon jeune visage comme un gazon printanier. Je prie la Providence pour que mon coiffeur ne soit pas dérangé par un éternuement intempestif, ni par une démangeaison trop brusque, qui risquerait de me coûter du sang. Je sens que l'on m'a mis le couteau sur la gorge et que j'ai du savon qui me monte dans le nez.

Tout soudain, les opérations changent et je suis aspergé, comme un tendre massif de roses, d'un jet continu de parfum. Ma tête semble se volatiser, devenir divine, comme un sachet de parfum. Je suis odorant, frais et reluisant.

Alors, il me reste la plus importante des opérations à faire, et c'est de récompenser, selon le tarif destructif de mon distingué coiffeur en tondant mon portemonnaie en sa faveur.

Doug.

ARMOIRIES COMMUNALES

On nous écrit :

Celles de *Vaulion,* telles que le « Conteur » les a décrites dans son dernier numéro du 10 janvier écoulé, ne sont pas tout à fait conformes au dessin primitif que nous avons reproduit dans un article intitulé : « Notes sur Vaulion », publié en décembre 1917 dans la « Revue historique vaudoise ». En effet, les trois cœurs doivent être placés entre les branches du V et non au-dessus de celui-ci.

La composition de cet écu remonte au début du régime républicain. Un délibéré de l'Assemblée des communiers de Vaulion en date du 24 mai 1798 « an 1er de la République Une et Indivisible » prescrit effectivement ce qui suit :

Les citoyens de la Communauté de Vaulion assemblés, etc.

« Il a été décidé que l'on mettra sur l'enseigne du logis (de la Maison de Ville) la couleur verte et trois cœurs dans un V : un rouge, un vert et l'autre jaune. On donne cette commission au citoyen Isaac Bignens pour la peindre. »

Cet artisan paraît avoir fait du zèle en ajoutant à ce blason (?), une couronne, avec des branches de chêne et de laurier que l'on distingue encore sur la dite enseigne actuellement hors d'usage. *F.-Raoul Campiche, archiviste.*

* * *

Dans son numéro du 10 janvier le *Conteur* a donné les armoiries de Villars-Tiercelin, un écusson divisé verticalement blanc et rouge traversé horizontalement en son milieu par une bande ondulée bleue figurant la Mentue. La *Feuille des Avis officiels* a publié un avis émanant des autorités communales de cette commune accompagné de l'armoirie communale sur laquelle, la bande au lieu d'être bleue et rouge sur la partie blanche est blanche sur la partie rouge. Cette dernière figuration doit être la seule authentique. Cette disposition est peut-être moins gaie que celle que le *Conteur* a donnée mais elle est d'esprit plus héraldique.

Le domestique illettré. — Il y a bien des avantages à avoir des domestiques illettrés. Ils ne perdent pas leur temps à lire le journal... ils ne lisent pas votre correspondance, etc., etc., Mais cela peut avoir aussi des inconvénients.

Voilà quelque temps, un docteur de la banlieue parisienne envoya le sien porter à un malade une boîte de pilules, et à un ami six jeunes lapins. Les deux envois étaient accompagnés d'une lettre sans adresse, chose bien inutile pour un porteur illettré.

Mais, voilà, le valet remit les pilules à l'ami et les lapins au malade.

Aussi, vous ne vous étonnerez pas de la stupéfaction de ce dernier lorsqu'il lut la lettre à lui adressée :

« En avaler deux, toutes les demi-heures, dans un verre d'eau. »

COUPEZ VOTRE PAIN

A l'occasion de la dernière Fête cantonale fribourgeoise, qui eut lieu au mois de mai dernier, à Châtel-St-Denis, une commission que présidait M. l'abbé Bovet, bien connu de tous les chanteurs vaudois, composa un « Festspiel » fort intéressant et qui eut grand succès. Du livret de ce « Festspiel » nous extrayons la pièce de vers que voici. Elle amusera sans doute tous les amis de nos excellents voisins et tous les amateurs de fondue.

Ode à la fondue fribourgeoise.

O savoureux papet, odorante fondue,
Je te veux célébrer, car ton mérite est grand.
Ma première louange à ta naissance est due,
Puis je dirai comment un vrai gourmet te prend.
D'abord le vacherin, par tranches très menues,
Choit au fond du toufflet, enduit d'ail odorant,
Puis à tout petit feu, brassé de mains expertes,
Le bloc fond lentement, exhalant son parfum.
La table où l'on attend, d'une nappe est couverte,
Le pain est morcelé, l'on sent qu'on a grand'faim !
Le merveilleux brouet, voilà qu'on nous l'apporte ;
Un peu de poivre encore, et tout est prêt enfin.
Piquez, messieurs, piquez, mais de manière accorte :
Malheur au maladroit qui laisse choir son pain !
Ah ! quelle volupté de plonger sa fourchette,
Au sein du chaud toufflet, en ronds de geste égal,
Et puis de l'enfiler dans notre bouche prête
A savourer, bien chaud, ce merveilleux régal !
Ah ! file, file, file, ô suave fondue !
Moi, je ne jase point : précieux est le temps !
De dire que c'est bon, la bouchée est perdue !
L'on saura bien après, que j'en étais content.
Piquons, piquons toujours, tant qu'il en reste encore,
Il se faut dévouer jusqu'au dernier instant !
Le nez des assaillants de pourpre se colore,
Mais le combat finit, faute de combattants.
Repus, rassasiés, les fins gourmets arrosent
D'un fort café-pruneau, leur succulent repas,
Et puis avec ardeur, de politique ils causent,
Et de rire aux éclats, ils ne tarissent pas.
« Voir Naples, puis mourir », dit un peuple poète ;
Nous avons, nous aussi, notre Midi, chez nous,
Et sans macaronis, c'est pourtant grande fête,
Qu'y prendre une fondue en joyeux rendez-vous.
Et moi, je dis ceci : « Nous prendrons la dernière,
La suprême ici-bas, la veille du grand jour
Qui verra l'univers retourner en poussière :
Nous Fribourg de gourmands, nous gourmands de Fribourg ! »

François-Joseph de Promasens.

Politesse. — On dit que la politesse tend à disparaître. C'est dommage : cela était si joli. Il paraît que cela tient à ce que l'égoïsme se développe de plus en plus. Chacun s'occupe de soi-même et ne s'occupe aucunement de son voisin. Nous devrions prendre quelques leçons de politesse au Japon.

Voici un exemple des plus jolis :

Lorsqu'un Japonais déménage, il est d'usage qu'il ne laisse pas l'appartement complètement vide. Tandis que chez nous le logis abandonné est laissé souvent dans un état de parfaite négligence, il est chez les Nippons d'une excessive propreté.

Mais le nouveau locataire trouve dans une des pièces dont il entre en possession, une natte posée sur le sol, et sur laquelle est placé un vase contenant quelques branches de fleurs artistement contournée. Et cela placé devant un kakémono accroché au mur.

Ainsi, le nouveau locataire a une pièce meublée dès son entrée, attention délicate de son prédécesseur, et cela lui permet de recevoir élégamment quelque visiteur.

Ce n'est pas chez nous qu'on aurait de pareils raffinements de politesse.

A PROPOS DE NOIX

DANS une revue littéraire française un chroniqueur avait fait, à propos de noix, une petite enquête : Comment devait-on appeler le geste d'enlever la coquille d'une noix ? Le dictionnaire dit « monder ». Dans certaines régions le mot se transforme en énouler, « énoisiller ». Comment dit-on en Suisse ? C'est Arnold Bonard qui nous l'apprend :

Dans la Suisse romande, on dit bonnement : « Casser les noix ». Dans les Alpes vaudoises, à Montreux par exemple, on dit : « Gremailler ». Mais le mot indique quelque chose de

plus que le simple fait de briser la coquille.

Le gremaillage est une cérémonie. Quand vient l'hiver, on casse les noix en famille, avec l'aide des voisins. Les hommes brisent les coques à coups de marteau, sur une petite enclume faite d'une pierre creuse. Les femmes et les jeunes filles extraient les cerneaux, ou grumeaux. On chante, on conte des légendes, on bavarde, on boit du vin nouveau. On déguste tard dans la soirée, le grumeau avec du pain de ménage frais. Tout cet ensemble constitue la « gremaille ». Gremailler, c'est casser et éplucher les noix en compagnie, au cours des longues soirées d'hiver.

Rien n'est plus joli que l'apport des noix dans les veillées. Nos concitoyens alémaniques les accompagnent du cidre de l'année, en honneur dans tous les ménages. Les enfants s'amusent avec les coquilles dont ils font des esquifs et coiffent leurs jouets, au gré de leur fantaisie et sans s'occuper du « verbe » qui leur a dévolu les coquilles brunes...

Ainsi donc, selon les régions ou les pays de langue française, la même opération est désignée par des mots très différents. Mais nous avons vu que le verbe « monder » a pour lui l'autorité du dictionnaire. Donc, désormais, en écernant, énoisillant, énoulant ou gremaillant, tout le monde « mondera ».

Boîte aux lettres. — A Monsieur Blanc-Rouge, artiste peintre, à Vuillerens-Gare... Puisque vous nous faites l'honneur de nous demander notre avis sur la critique en général, nous vous le donnons volontiers et sans frais. Nous croyons que cette dernière est aisée mais que l'art est difficile. (Ne pas confondre avec le lard qui lui se fond facilement).

Voici encore une autre définition qui nous paraît assez juste. La critique est comme l'oiseau connu sous le nom de manchot ; l'une et l'autre possèdent beaucoup de bec mais peu de bras.

* * *

Dans l'un de nos journaux locaux on pouvait lire il y a une huitaine de jours l'annonce que voici :

« On demande à acheter petite layette en bon état. S'adresser au bureau du journal. »

Il s'agit évidemment d'un horloger attendant la visite de la Mère Cigogne.

L'ERREUR

Les demoiselles Vernier étaient deux vieilles filles charmantes. Probablement qu'elles étaient charmantes déjà au temps de leur jeunesse, mais peut-être moins, à cause que leur charme était fait surtout de la bonté qu'elles avaient acquise au cours des ans. Elles avaient remarqué que ce qui donne le plus de fil à retordre aux hommes sur la terre, c'est les mauvais tours qu'ils se jouent les uns aux autres, tandis qu'ils devraient être aux petits soins et se traiter en frères, ou tout au moins en cousins germains. Les demoiselles Vernier ne traitaient pas tous les hommes en cousins germains, mais, au lieu de les examiner de l'œil du maquignon qui cherche les défauts d'un cheval, elles les regardaient d'un œil ami, et réussissaient chaque fois à leur trouver des vertus toutes plus belles les unes que les autres. Cette confiance excessive n'était pas sans procurer aux deux sœurs de grandes désillusions, d'autant plus qu'elles étaient riches et ouvraient facilement leur portemonnaie.

Au village, qu'elles habitaient toute l'année, et où elles étaient à peu près les seules dames, on les aimait, mais on riait un peu d'elles à cause que, mal douées pour l'observation, elles savaient peu de choses de la vie et des travaux des paysans, et que les conseils qu'elles leur distribuaient volontiers ne leur étaient guère plus utiles qu'une flûte à un rossignol. Si les gens d'un certain âge aimaient les demoiselles Vernier, il n'en était pas ainsi de la jeunesse, et surtout des jeunes filles qui ne pouvaient pas les souffrir. Cela venait de ce que ces deux demoiselles trouvaient toujours les filles trop jeunes pour être mariées, eussent-elles l'âge de la première épingle, et ne se gênaient pas pour le dire aux mamans dont la plupart, déjà, n'étaient que trop de cet avis... Personne, d'ailleurs, ne savait pourquoi ces demoiselles regardaient le mariage d'un œil si peu favorable... Peut-être avaient-elles vu, dans leur vie déjà longue, beaucoup de mauvais ménages, peut-être avaient-elles lu des livres où le mariage est mal représenté. Elles n'en avaient jamais voulu pour leur compte, et vraiment, on se représentait aussi bien les demoiselles Vernier chantant l'Internationale dans un cortège du premier mai, que soignant des petits enfants ! Quoi qu'il en soit, et quelles que fussent leurs raisons, ces dames, pour avoir tenté de s'opposer aux décrets de la Providence, qui veut que les jeunes gens s'aiment, se marient et aient des enfants, furent bien punies. Elles habitaient une belle maison où elles aimaient à recevoir beaucoup de visites. Et pas seulement les messieurs et les dames de leur monde qui les venaient voir dans d'élégantes automobiles, mais toute espèce de petites gens modestes qui s'essuyaient longtemps les pieds avant d'oser entrer et qu'elles traitaient avec autant d'urbanité que s'ils fussent venus dans une limousine, avec un valet de pied à côté du chauffeur... Ces dames recevaient aussi une quantité de pasteurs, de missionnaires, d'agents de la Croix-bleue, et, une fois par année, dans leur beau jardin, les jeunes gens de l'Union chrétienne. Ces jeunes messieurs passaient là d'agréables moments. Ils chantaient, jouaient au croquet, lorgnaient à travers un télescope, écoutaient une homélie, et buvaient du thé. Et pour ce thé, justement, en cette année où nous sommes, les demoiselles Vernier se trouvaient très embarrassées. L'année d'avant, sans méfiance, elles avaient cru bien faire d'inviter quelques jeunes filles pour leur aider à le servir. Par malheur, l'une d'elles avait plu à un de ces jeunes gens, il avait plu aussi, ils s'étaient revus, s'étaient plu toujours davantage, et, pour finir, s'étaient mariés bel et bien. Ce souvenir était désagréable aux demoiselles Vernier qui, pour éviter que pareille chose recommenceât, avaient décidé qu'aucun minois de jeune fille n'apparaîtrait chez elles au jour de l'invitation.

— Nous nous en tirerons comme nous pourrons, décida l'aînée, les bonnes feront leur possible, et Judith viendra nous aider.

— C'est une bonne idée, approuva la cadette, Judith ne demande qu'à nous être agréable.

Or Judith était la nièce bien aimée de ces demoiselles. Quoique riche et jolie, elle avait miraculeusement échappé au mariage, et ses tantes maintenant que tout danger était passé, en bénissaient le ciel chaque fois qu'elles y pensaient. De la ville où elle habitait, Judith vint donc pour servir du thé à de petits jeunes gens imberbes. Quoiqu'elle eût laissé sa jeunesse loin en arrière, elle était encore une belle personne, grande et intimidante, qui portait d'habitude des chapeaux superbes. Les petits jeunes gens, tandis que, de ses blanches mains où brillaient des bagues, elle leur présentait des petits gâteaux, la regardaient avec une craintive admiration, comme les eunuques du roi Salomon devaient regarder la reine de Saba... Tandis qu'elle allait de droite et de gauche avec son assiette à gâteaux, elle avisa un de ces messieurs qui, tout seul sur un banc, contemplait la vue.

— Monsieur, lui dit-elle d'un ton affable, vous êtes bien seul, n'aimeriez-vous pas jouer au croquet ?

Il sursauta et se retourna. Ce n'était pas un jeune homme, mais un homme jeune encore, avec une barbe en pointe, et, derrière le lorgnon, un regard un peu triste. Il devait être timide, car il rougit en répondant :

— Je regardais les montagnes, mademoiselle.

— Vous les aimez ?... Etes-vous alpiniste ?

— Oui.

— Moi aussi.

Ils se sourirent comme de vieux amis, et s'assirent, l'assiette de gâteaux entre eux, et ensemble s'émerveillèrent à l'évocation des cimes qu'ils aimaient, des parois vertigineuses, des glaciers aux fentes bleues... Et les soirées devant la cabane, et les féeriques matins où l'on domine les brumes roses qui cachent la vallée, tandis que les sommets étincellent...

Il se trouva que tous deux avaient fait l'Aiguille de la Za, à huit jours de distance, avec le même guide. Ils se turent... Si, à ce moment, quelqu'un fut venu les déranger, ils se fussent quittés, peut-être pour toujours, et un grand chagrin eût été épargné aux demoiselles Vernier. Mais personne ne vint, et ils restèrent là, l'assiette de gâteaux entre eux... De la fenêtre du salon, s'envolèrent des accords. Ils prêtèrent l'oreille.

— La sonate en fa mineur ! dit le monsieur intéressé.

— Oui... vous aimez la musique ?

— Passionnément.

— Moi aussi.

Ils se sourirent de nouveau, et repartirent de plus belle... De Lulli à Stravinsky, de Mozart à M. Honegger, et la septième, la neuvième, le concerto en mi bémol, et Bach et Franck, et tous les autres... Le monsieur avoua qu'il jouait de la flûte, Mlle Judith convint qu'elle était une pianiste acceptable...

— Comme tout va bien, aujourd'hui, dit à sa sœur l'aînée des demoiselles Vernier, au moins n'avons-nous pas besoin de surveiller des petites jeunes filles qui ne demandent qu'à fleureter dans les coins.

— En effet, tu as raison, mais où donc est Judith ?

— Elle cause depuis longtemps avec un de ces messieurs, sur le banc près du jet d'eau... Je les ai entendu parler de Debussy.

— Bon... laissons-la en paix, elle rencontre si rarement quelqu'un qui partage ses goûts d'artiste.

Mais, à quelques semaines de là, Mlle Judith leur annonçait son mariage, et les remerciait chaudement d'avoir contribué à son bonheur.

J.-L. Duplan.

Pour la rédaction : J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

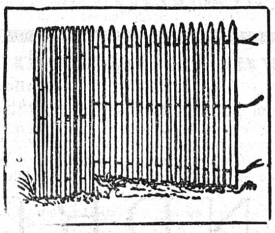
ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, **Lausanne**

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT
Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

DENTISTE R. GUIGNET
Pl. Riponne 4 - Lausanne - Tél. 66 18
Consultations tous les jours de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h.

HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRERIE
G. Guillard-Cuénoud, Palud 1, **Lausanne**
Grand choix — Réparations garanties — Prix modérés

VERMOUTH CINZANO
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE



Clôtures et treillages en tous genres

DIZERENS & Cie
Gare du Flon LAUSANNE Tél. 5395